

Sept messages
pour mes 15 ans

Stewart Lewis

Sept messages pour mes 15 ans

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Passant

La Martinière **j.**
FICTION

Photographie de couverture : Margaux Duroux

Édition originale publiée en 2011
sous le titre *You Have Seven Messages* par Delacorte Press,
une marque de Random House, New York.

© 2011, Stewart Lewis
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2013, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
ISBN : 978-2-7324-5962-2

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

*Je veux être avec ceux
qui savent des choses secrètes,
ou bien seul.*

Rainer Maria Rilke

*Ton absence m'a traversé
Comme le fil traverse le chas d'une aiguille.
Elle donne sa couleur au tissu de ma vie.*

William Stanley Merwin

Chapitre 1 – Quelques détails me concernant

J'ai quatorze ans. Mais je lis le *New York Times*, je ne mets pas de barrettes dans mes cheveux, je ne décore pas mon téléphone portable avec du vernis à ongles et je ne cours pas après les garçons. Je ne suis pas non plus abonnée à ces magazines remplis de posters de Justin Bieber.

Je fais plus jeune que mon âge. Je le sais, mais je n'aime pas qu'on me traite d'« ado ». Ça me donne l'impression d'être coincée au purgatoire des enfants sages, plantée devant des rediffusions de *Hannah Montana*. Cette époque est révolue. Qui a d'ailleurs inventé ce nom ? Hannah Montana ! Je parie que celui qui l'a trouvé gagne des millions de dollars et conduit une voiture de luxe.

J'ai grandi à Manhattan, dans le très chic Upper West Side. Quand j'étais petite, vraiment toute petite, je croyais que notre chauffeur était mon père. C'est

lui qui me conduisait chaque jour à l'école. Il vérifiait que mes lacets étaient bien attachés et il me laissait parfois écouter la radio dans la voiture pendant qu'il bavardait avec les portiers. Mais il n'était pas mon père, bien sûr. Mon *vrai* père est réalisateur. Il était au sommet de sa carrière à cette époque et n'était pas souvent à la maison. Il était toujours en tournage quelque part : en Afrique, au Japon, en Australie... Aujourd'hui, certains critiques prétendent qu'il est fini, mais je crois que la plupart des critiques de cinéma ont choisi ce métier parce qu'ils n'ont pas réussi à devenir cinéastes eux-mêmes.

En général, je ne me sens pas très concernée par la célébrité, mais je suis allée à l'avant-première de son dernier film (celui qui est censé avoir coulé sa carrière, justement) et, deux mois plus tard, une photo de nous est parue dans *Vanity Fair*. Ma prof de littérature, Mlle Gray, super enthousiaste, l'a découpée et collée au tableau. J'ai d'abord été ravie, puis ça m'a fait une drôle d'impression. Après le cours, quand tout le monde est sorti, j'ai déchiré la photo pour n'en laisser que mon père, son visage rayonnant, ses cheveux noirs et ses lunettes métalliques qui donnent toujours l'impression qu'elles vont dégringoler de son nez. C'est lui qui doit être admiré. Il passe *des années* à réunir acteurs, scénaristes, producteurs pour que ses films voient le jour. Ce soir-là, je n'ai fait que le suivre.

Mon petit frère, Tile, était trop petit pour venir à cette avant-première et se faire prendre en photo avec nous. Quand maman était enceinte de lui, la seule chose qui soulageait ses nausées était de s'allonger sur le carrelage frais de la salle de bains, alors maman et papa l'ont appelé Tile¹. Pour mes dix ans, mon oncle, qui est prof et vit en Italie, m'a offert un recueil des *Sonnets* de Shakespeare. Parfois, je lis mes préférés à Tile. Il a maintenant dix ans, mais il a toujours fait comme s'il les comprenait. Tile sait écouter, et il me laisse tranquille presque chaque fois que je le lui demande. Si un génie me proposait de choisir un petit frère parmi tous ceux du monde entier, je garderais le mien. Il est mignon et ne parle jamais la bouche pleine. Il garde aussi mes secrets.

À propos de secrets, en voici un : j'ai dit que je ne courais pas après les garçons, mais il y en a tout de même un que j'ai remarqué, depuis mes huit ans. Il habite juste en face de chez nous, et son chauffeur et le nôtre sont amis. Son école se trouve quelque part hors de la ville. Il ne m'a adressé la parole qu'une dizaine de fois en sept ans. Cela ne m'empêche pas de penser à ses cheveux bouclés et à la façon dont il fait tourner son sac de classe, surtout quand je lis des sonnets de Shakespeare :

1. « Carrelage » en anglais. (N.d.T.)

*Ainsi, es-tu pour mes pensées ce qu'est la nourriture
pour la vie,*

Ou la douceur des pluies de printemps pour la terre¹.

Il a un an de plus que moi et s'appelle Oliver. Il marche avec tant de grâce qu'on dirait presque qu'il vole. Il joue aussi du violoncelle. Et il joue tellement bien que, lorsque je l'entends par la fenêtre de ma chambre, j'en ai des frissons. Allongée sur mon lit, j'imagine parfois que ses notes ont été écrites pour moi, qu'elles franchissent ma fenêtre comme une sérénade à ma seule intention. La musique est encore plus belle quand je ferme les yeux.

1. William Shakespeare, *Sonnet 75*. (N.d.T.)

Chapitre 2 – Puis ils furent trois

Aujourd'hui, comme c'est le jour de congé de notre chauffeur, nous prenons tous le métro pour aller au zoo du Bronx. J'adore prendre le métro et regarder les gens, si différents, rassemblés dans la rame ; j'essaie de deviner à quoi ils pensent.

Les pieds de Tile, assis sur la banquette, pendent dans le vide. Les miens touchent le sol depuis que j'ai six ans. Les gens pensent que c'est bien d'être grand, mais pas à cet âge, surtout quand on est une fille. Une fois, à la fête de fin d'année de l'école primaire, j'ai voulu parler à des garçons ; j'ai dû m'accroupir, comme si j'étais leur entraîneur de base-ball.

Le métro émet un affreux grincement et Tile se rapproche de mon père. Depuis que nous sommes tous les trois, c'est peut-être la première fois que nous sortons en famille. Je baisse les yeux sur mes mains. Ce sont celles de ma mère, fines et délicates.

Je me souviens, alors que je décroise les doigts, du dernier vers d'un poème de E. E. Cummings peint sur le mur du bureau de mon père : *Personne, pas même la pluie, n'a d'aussi petites mains*. L'auteur a peut-être voulu dire que chaque personne est unique au monde.

Quand mon père est arrivé au beau milieu de ma colonie de vacances dans le New Hampshire, l'été dernier, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave. Je faisais de la voile sur le lac et je l'ai aperçu, tout à coup, sur la rive, en train de scruter l'horizon dans ma direction. Il était censé tourner un film en Écosse. Quand j'ai vu le directeur agiter les bras à côté de lui pour indiquer à mon moniteur de revenir, j'ai compris qu'il se passait *vraiment* quelque chose de grave. Et lorsque je suis arrivée à quai et que j'ai sauté sur le ponton, mon père m'a serrée si fort contre lui que j'ai cru étouffer. Il pleurait dans mes cheveux.

– Ta mère est partie, elle ne reviendra jamais.

Les mots s'étranglaient dans sa gorge, et il avait une drôle de voix. Une voix que je ne lui connaissais pas. J'ai tout de suite su ce qu'il voulait dire, c'est-à-dire que ma mère ne s'était pas enfuie, qu'elle n'avait pas simplement quitté la ville, mais qu'elle était partie *pour toujours*.

– Quoi ?

– Un accident. Elle s'est fait renverser...

Je voulais le gifler. Comment pouvait-il me dire ça ? Comment ma mère, si présente et pleine de vie, pouvait-elle brusquement être *partie* ? Des accidents arrivent tous les jours à Manhattan, mais pas à ma mère. Tout, subitement, devenait injuste, insupportable et injuste. J'ai levé les yeux sur les arbres autour du lac ; les quelques nuages qui flottaient dans le ciel perdaient lentement leur netteté.

– Tu crois qu'elle est au Ciel ou dans la terre ? ai-je demandé.

Je crois qu'il a répondu « les deux », mais c'était peut-être seulement « euh... ».

Je ne pouvais pas pleurer. Je me souviens d'avoir contemplé mon reflet dans le lac en pensant à Narcisse, mort d'être tombé amoureux de son image. J'aurais pu mourir, moi aussi, parce que la perspective de vivre sans quelqu'un qu'on aime, c'est comme si des mains géantes vous empoignaient le cœur pour le serrer, le serrer, jusqu'à ce qu'il ne vous reste que le souvenir du bonheur.

Chapitre 3 – La vérité

A lors que nous sortons du métro, j'ai l'impression d'entendre les gens murmurer dans le dos de mon père. J'ai envie de leur dire de se mêler de leurs affaires. Tout le problème, quand le malheur frappe les gens célèbres, c'est qu'il s'étale dans les journaux. Chacun y va de son commentaire et raconte n'importe quoi. Ce que la plupart des gens oublie, c'est que mon père a beau faire des films connus, il est aussi vulnérable que n'importe qui.

Un jour, ma mère m'a expliqué que la vérité est comme la peau : elle nous protège, et tout ce que les gens pensent ou racontent sur nous est comme un vêtement : on peut s'en débarrasser facilement. La vérité vient du cœur, a-t-elle ajouté.

L'année de mes dix ans, la rumeur a couru que mon père avait une liaison avec une actrice beau-

coup plus jeune que lui. On l'a accusé de détournement de mineure alors qu'il ne la connaissait même pas ! L'école est devenue un véritable enfer. Tout le monde m'évitait. J'étais sidérée par la méchanceté des gens. Comme si on pouvait faire confiance à un tabloïd !

Un beau matin, ma mère a fait irruption dans mon cours de sport. Elle n'a même pas pris la peine de dire au professeur qu'elle m'emmenait. Elle s'est contentée de lui lancer son regard qui tue, celui qu'elle a si souvent adressé aux caméras du monde entier pour leur dire : « Ne me cherchez pas ! » Elle ne m'a pas précisé où nous allions jusqu'à ce que nous arrivions, deux heures plus tard. C'était chez un ami, dans une très belle maison au bord de l'Hudson, avec des chambres avec terrasse et des lits à baldaquin. Maman a pris contact avec le responsable du CDI de l'école et lui a demandé de nous faxer tous mes devoirs. Une semaine d'école à domicile, c'était sa façon de m'aider à gérer la rumeur. J'ai adoré, même si Tile m'a beaucoup manqué. Il était si mignon à cette époque.

Le dernier soir, nous avons mangé de la glace sous la véranda. C'était la pleine lune. Je m'en souviens très bien car c'est le genre de moment dont on se rappelle tous les détails. C'était de la glace à la menthe, avec des copeaux de chocolat. Trois bateaux glissaient sur l'eau. C'est là, devant le fleuve

si lisse qu'on aurait dit un miroir, que ma mère m'a parlé de la vérité.

– Mais comment savoir ce qui est vraiment vrai ? ai-je demandé. Il existe un grand livre de la vérité ?

Elle a ri. Quand ma mère riait, elle ressemblait à un ange, c'est ce que disait toujours mon père. Elle se redressait, ses grands yeux se plissaient un peu, et elle secouait légèrement la tête.

– Le livre est là, m'a-t-elle répondu en posant la main sur mon cœur.

– D'accord, mais pourquoi les gens inventent tellement de mensonges ?

– Parce qu'ils s'ennuient ou qu'ils ont besoin de se rendre intéressants. Au début de ma carrière, un site Internet m'avait prise pour cible et racontait n'importe quoi à mon sujet. J'étais très en colère, tu sais, sans doute comme toi à l'école. Et puis un jour, je suis allée à une inauguration. Il y avait beaucoup de monde, des personnalités connues, et aucune ne semblait m'en vouloir, me regarder d'un drôle d'air ou même faire allusion aux rumeurs. Je me suis alors rendu compte qu'elles aussi voyaient paraître les pires mensonges à leur sujet, mais qu'elles étaient au-dessus de ça. Elles avaient confiance en elles.

– Je ne comprends pas.

Elle s'est penchée sur moi et m'a caressé le visage du bout des doigts.

– Tu te rappelles quand tu voulais absolument

porter ce chapeau vert, celui que tu avais trouvé sur un tournage de ton père et qui était trop grand pour toi ?

– Oui.

– Nous avons voulu te dissuader de le mettre à l'école, mais quand tu es sortie, le lendemain matin, tu l'as mis sur ta tête et tu es partie fièrement. C'est ça, avoir confiance.

– C'était surtout stupide.

Elle a encore ri et l'ange a réapparu. Puis elle a repris son visage sérieux et a continué :

– Aucune décision n'est stupide si elle vient de toi. Et toi... tu es la plus belle petite fille du monde, à l'intérieur comme à l'extérieur. Ne laisse jamais personne te détourner de tes choix. Ce sont eux qui te rendent unique au monde.

J'étais un peu perdue, mais j'avais saisi l'idée.

– Ce que je veux dire, a repris ma mère, c'est que si tu veux ressembler à Kermit la grenouille, vas-y !

Cette fois, j'ai éclaté de rire. Puis j'ai entendu une voiture freiner sur le gravier du chemin. C'était notre chauffeur. Je me souviens d'avoir couru avec maman, parce que je croyais que Tile était là, mais c'était seulement mon père qui venait nous faire une surprise. Il avait un gros bouquet de fleurs pour maman, et une énorme sucette pour moi. Je l'ai prise et je suis allée m'installer dans le hamac.

Un million d'étoiles scintillaient dans le ciel, j'avais

LA VÉRITÉ

l'impression d'être protégée, que rien ne pourrait jamais m'arriver. J'ai regardé la maison. Dans la cuisine, mon père et ma mère se sont mis à danser. Mon père avait l'air d'un jeune premier, et il y avait tellement d'émerveillement dans son regard que j'ai espéré être un jour, moi aussi, aimée par quelqu'un comme lui.

